

Melissa de la Cruz

Un été pour tout changer

*Traduit de l'anglais (américain)
par Florence Schneider*



DU MÊME AUTEUR CHEZ ALBIN MICHEL WIZ

Fabuleux bains de minuit
Une saison en bikini

Titre original :

THE AU PAIRS

(Première publication : Simon & Schuster, New York, 2004)

© 2004 Alloy Entertainment et Melissa de la Cruz

Tous droits réservés, y compris de reproduction totale ou partielle,
sous toutes ses formes.

Pour la traduction française :

© 2005 Éditions Albin Michel

Pour papa et maman. Pour Chito, Aina, Steve et Nico.

*Car il n'est pas de meilleures vacances
que les moments que nous passons en famille.*

*Pour Kim DeMarco et David Carthas,
les gens les plus épatants des Hamptons.*

*Pour mon mari, Mike, avec qui chaque jour
est un jour à la plage.*

*Il n'y a que les traqués, ceux qui traquent, ceux
qui s'agitent et ceux qui sont las.*

F. Scott Fitzgerald, *Gatsby le Magnifique*

« It's all about the Benjamins, baby. »

Puff Daddy, *No Way Out*

FILLES AU PAIR RECHERCHÉES DE TOUTE URGENCE

Pour quatre enfants vigoureux
âgés de 3 à 10 ans

Rejoignez une famille new-yorkaise
et passez un été de rêve !

East Hampton, du 4 juillet au premier lundi
de septembre

Salaire : 10 000 dollars

Permis de conduire exigé
Connaissance des Hamptons bienvenue

Envoyer CV et photos d'identité à :
HamptonsAuPair@yahoo.com

La capitainerie. Prise 1 : Eliza expérimente les transports en commun

Eliza Thompson n'avait jamais connu pareil inconfort. Assise au fond du car, elle était prise en sandwich entre les toilettes particulièrement odorantes et une voisine trop affectueuse qui prenait son épaule pour un repose-tête. La vieille peau portait un tee-shirt imprimé de la bannière étoilée, et de petites bulles de salive se formaient au coin de ses lèvres. Eliza se lamenta un instant sur son sort : ses parents n'auraient-ils vraiment pas pu se fendre d'un billet d'avion ?

Le cauchemar avait débuté un an plus tôt, quand des gens, fourrant le nez dans les comptes de son père à la banque, avaient dégoté des « dépenses non justifiées ». Certains détails avaient été divulgués – parmi lesquels le fameux porte-parapluies à mille dollars classé en « frais professionnels » dont les journaux avaient fait leurs choux gras. Les notes des avocats s'accumulèrent vite, et bientôt les charges de copropriété de leur appartement – comportant cinq chambres à coucher et autant de salles de bain – furent au-dessus de leurs moyens.

Les Thompson vendirent leur « cottage » d'Amagansett – en fait aussi spacieux qu'un hangar d'aéroport – pour s'acquitter de frais de justice de plus en plus importants. Ils se défirent ensuite de leur appartement en front de mer de Palm Beach.

Et puis, un après-midi, en rentrant de son très chic lycée privé pour filles (qui avait compté Gwyneth Paltrow parmi ses élèves, rien que ça !), elle avait trouvé la femme de chambre en train d'emballer le contenu de sa chambre dans des cartons. Avant d'avoir réalisé ce qui se passait, elle vivait dans un trois pièces minable, à Buffalo, où ses parents – qui partageaient désormais une Honda Civic vieille de dix ans – l'avaient inscrite au lycée Herbert-Hoover. Elle pouvait dire adieu à son année de prépa. À son admission à Princeton. À l'année qu'elle était censée passer à Paris.

Ses parents avaient raconté à tout le monde qu'ils partaient dans le Nord, pour se remettre de tout ça. Sans préciser jusqu'où dans le Nord ils avaient l'intention d'aller. Pour les habitants de Manhattan, la différence entre les Catskills et Buffalo est aussi grande qu'entre Chanel et Petit Bateau.

Mais il y avait un Dieu pour les gosses de riches ! Lequel s'était manifesté la veille, par le biais d'un coup de fil de Kevin Perry. Il cherchait une fille au pair pour l'été. Eliza pouvait-elle arriver avant le coucher du soleil ? Si son père avait pu éviter la prison, il le devait en grande partie au cabinet d'avocats de Kevin Perry. Celui-ci était donc l'un des seuls à être réellement au courant de leur situation. Ce boulot de fille au pair permettait à Eliza de quitter cette maudite ville. Elle allait devoir travailler pour de vieux amis de la famille, et après ? Au moins, elle n'aurait pas à se présenter lundi matin au centre commercial de Buffalo. Songer qu'elle – qui envoyait autrefois ses domestiques faire ses courses chez Bergdorf – avait bien failli devoir aider des camarades de classe boutonneuses à enfiler des vêtements de polyester

extensible deux tailles au-dessous de la leur... Cette seule pensée lui donnait la chair de poule.

À côté d'elle, la femme poussa un grognement et exhala une bouffée d'air. Eliza vaporisa un nuage de parfum autour d'elle, afin de neutraliser les effluves nauséabonds. Machinalement, elle toucha l'une des boucles d'oreilles en diamant que Charlie Borshok lui avait offertes pour son seizième anniversaire. Eliza avait beau ne pas être sentimentale, elle les portait tout de même, bien qu'elle eût rompu depuis plus de six mois. Ç'avait été une réaction d'autodéfense, à vrai dire : comment expliquer Buffalo et la faillite à l'héritier unique d'une fortune pharmaceutique se chiffrant en millions de dollars ? Elle avait aimé Charlie autant qu'elle en était capable, mais n'avait pu se résoudre à lui révéler – pas plus qu'à n'importe qui d'autre – l'étendue de leurs pertes. Comme si le fait de dire les choses à voix haute leur conférerait une réalité indéniable. Or, Eliza avait bien l'intention de faire en sorte que nul ne découvre la vérité. Elle ignorait encore comment elle parviendrait à la dissimuler, mais elle s'en sortirait, aucun doute là-dessus. Elle parvenait toujours à s'en tirer.

Ce jour-là, par exemple. D'accord, il lui avait fallu prendre le car jusqu'à Manhattan... mais elle avait déjà trouvé le moyen d'éviter de prendre le bus jusqu'aux Hamptons. Elle comptait sur Kit pour l'y conduire, ainsi qu'il l'avait toujours fait. Bien sûr, elle aurait pu passer quatre heures dans ce bus de légende – car en dépit de sa prestigieuse réputation, le fameux « Jitney » restait un bus. Or pourquoi s'imposer ça quand Kit, l'été, se rendait tous les vendredis aux Hamptons dans sa jolie petite Mercedes décapotable ? Elle n'aurait qu'à

lui demander de la déposer. Kit et elle avaient grandi sur le même palier – ils étaient comme frère et sœur. Ce bon vieux Kit ! Elle avait hâte de le revoir – tout comme elle avait hâte de revoir quiconque était « quelqu'un ».

Le car s'arrêta dans la baie du port, près de la capitainerie, et débarqua ses passagers sous un auvent de béton crasseux. Eliza glissa sur son épaule son fourre-tout Vuitton (l'unique spécimen que sa mère lui eût permis de conserver, parmi la collection qu'elle possédait autrefois) et s'éloigna aussi rapidement que possible de cet endroit sordide.

Elle jeta un coup d'œil circulaire sur l'immense gare routière. Les lumières criardes, la foule estivale se bousculant pour aller admirer les feux d'artifice sur les jetées de la 34^e Rue, les groupes de touristes à la mine de papier mâché, armés de drapeaux américains et le nez collé sur les horaires de trains. C'était ça, vivre de l'autre côté de la barrière ? Pousser, tirer, courir pour attraper des trains... Beurk ! Elle n'avait jamais eu, jusque-là, à utiliser les transports en commun. Elle aurait loupé son car, ce matin, si elle n'avait réalisé à temps qu'il pourrait bien avoir l'audace de partir sans elle.

Dans la vie, elle avait toujours été attendue et choyée. N'avait jamais porté de bracelet-montre, par exemple. À quoi bon ? La fête ne commençait jamais avant son arrivée. Eliza était une fille splendide, toute en blondeur et en fossettes, dont le physique évoquait celui des mannequins dans les brochures de voyages de luxe. Il ne lui manquait, pour compléter le tableau, qu'un beau bronzage et une grosse chaîne en or autour du cou. Le bronzage ne tarderait pas – elle atteindrait le point de perfection, puis se tartinerait d'écran total. Quant

à la chaîne en or, de toute façon, c'était tout ce qu'il y a de ringard.

Elle erra un petit moment, comme sonnée, cherchant des yeux les pancartes indiquant une sortie, agacée par toute cette agitation populaire. Une mère portant les couleurs du club de football de son fils, armée d'une poussette surchargée, la projeta sur le côté. Eliza heurta une fille brune plantée au beau milieu de la gare routière, tenant un plan entre ses mains.

- Oh, pardon, je suis désolée, dit la fille en aidant Eliza à se remettre sur pied.

Eliza la regarda de travers, marmonnant à contrecœur un vague « C'est bon », bien que la fille ne fût en rien responsable de sa chute.

- Excusez-moi... Vous savez où se trouve la...? demanda celle-ci, mais Eliza s'était déjà précipitée vers la sortie la plus proche.

Sur la 42^e Rue, les véhicules pris dans l'habituel embouteillage protestaient vainement à grands coups de klaxon. Une longue file d'attente serpentait le long du pâté de maisons et les taxis étaient rares. Pourtant Eliza jubilait : elle était de retour à New York ! Sa ville ! Elle se pénétra de l'air enfumé. Elle espérait - sans trop s'inquiéter pour autant - arriver chez Kit à temps, n'ayant pas vraiment de solution de rechange. Mais une des choses qu'elle préférait chez Kit, c'était son côté prévisible.

Elle dépassa la file d'attente, alla se poster au coin de rue suivant, mit deux doigts dans sa bouche et émit un sifflement strident.

Un taxi se matérialisa devant ses tongs turquoise. Eliza sourit et fourra ses bagages dans le coffre.

- À l'angle de Park Avenue et de la 63^e Rue, je vous prie, lança-t-elle au chauffeur.

Mon Dieu, quel bonheur, d'être de retour chez soi !

La capitainerie. Prise 2 : Mara fait plouc de la tête aux pieds

Mara Waters consulta le petit morceau de papier crasseux qu'elle avait dans la main. M. Perry avait mentionné un autocar pour les Hamptons, mais Mara avait beau regarder de tous côtés, elle ne voyait aucune pancarte signalant cette destination. Elle commençait à se sentir nerveuse. Pas question d'arriver en retard pour son premier jour de travail.

Elle n'en revenait toujours pas d'être à New York ! Comme c'était excitant, de voir clignoter toutes ces enseignes lumineuses, de se mêler à la cohue grouillante et de marcher du même pas... et ce n'était encore que la gare routière ! À Sturbridge, la gare routière consistait en un malheureux banc situé à un angle de rue désert. L'endroit aurait mérité d'être mis en valeur pour célébrer le fait que quelqu'un quitte enfin ce trou paumé – mais non, rien ne venait l'embellir. En recevant le coup de téléphone, la veille, elle avait pensé que c'était trop beau pour être vrai. Elle était là, déguisée en « institutrice du temps jadis », dans « l'école du temps jadis » du « Sturbridge du temps jadis », à transpirer sous sa perruque poudrée qui lui donnait envie de se gratter et à aider les troupeaux de touristes arrogants du Middle West à parcourir le XIX^e siècle, quand la nouvelle était tombée : elle avait décroché

l'emploi de fille au pair ! Dans les Hamptons ! Avec une paye de dix mille dollars pour deux mois ! Une telle somme dépassait ses plus folles espérances. C'était bien suffisant pour les frais d'inscription à l'université, et peut-être lui resterait-il assez pour acheter la jolie petite Toyota Camry qu'elle avait repérée chez l'oncle de Jim, vendeur de véhicules d'occasion. Bien sûr, Jim n'avait pas sauté de joie en apprenant qu'elle le laisserait seul tout l'été. C'était peu dire : en fait, il était carrément dépité. Tout était allé si vite que Mara n'avait pas encore eu l'occasion de lui dire qu'elle avait postulé pour ce boulot, et Jim n'était pas du genre à apprécier que Mara fasse des projets dans son dos – des projets dont il ne faisait pas partie ou qui n'avaient pas été soumis à son approbation. Cette histoire des Hamptons le prenait au dépourvu. Ça gâchait tous les plans du 4 Juillet ! Il avait prévu d'exhiber l'El Dorado, dont il avait gonflé le moteur, lors du show automobile régional. Si Mara l'abandonnait, qui l'aiderait à astiquer le capot ?

Jim et elle étaient inséparables depuis la seconde. Au fil des ans, nombre de personnes lui avaient fait remarquer qu'elle était trop bien pour lui. Mais vu que les personnes en question faisaient presque toutes partie de sa famille, fallait-il s'en étonner ? Mara se sentit soudain coupable à l'idée de s'en aller, mais balaya aussitôt cette pensée. Elle avait d'autres chats à fouetter. D'un pas hésitant, elle se dirigea vers un employé en uniforme qui se tenait derrière un guichet, et tapota contre la vitre.

- Ouais ? lança-t-il sèchement, mécontent d'être dérangé.
- Bonjour, m'sieur. Pourriez-vous me dire où je peux prendre le Jitney pour les Hamptons ?